

FRANÇOIS KRAUS et DENIS FAVARD-VALENCIENNE
PRÉSENTENT



Les **EYE AHMED LÉA**
HAÏDARA SYLLA DRUCKER
FEMMES
du **SQUARE**

UN FILM DE **JULIEN RAMBALDI**



LES FILMS DUKIOSQUE

2cinéma

CANAL+

CINE+1

C8

france.tv

SOFICA PALATINE ÉTOILE

Cinéma

SG IMAGE 2019

PROCIREP

orange studio

FRANÇOIS KRAUS ET DENIS PINEAU-VALENCIENNE PRÉSENTENT

Les **EYE AHMED LÉA**
HAÏDARA SYLLA DRUCKER
FEMMES
du **SQUARE**

UN FILM DE **JULIEN RAMBALDI**

DURÉE : 1H45

LE 16 NOVEMBRE AU CINÉMA

DISTRIBUTION

ORANGE STUDIO par UGC DISTRIBUTION
21, rue Jasmin - 75016 Paris
Tél. : 06 20 75 13 77

MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.UGCDISTRIBUTION.FR

PRESSE

DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION
Dominique SEGALL et Kelly RIFFAUD
kriffaud@dominiquesegall.com
Tél. : 01 45 63 73 04



SYNOPSIS

Angèle, jeune femme ivoirienne, s'en est toujours sortie grâce à sa tchatche et à son culot. Pour s'éviter les représailles d'une bande de malfrats, elle parvient à se faire embaucher comme nounou d'Arthur, un garçon de 8 ans des beaux quartiers.

En découvrant les conditions de travail des autres nounous et leur précarité, Angèle décide de prendre les choses en mains.

Sous l'œil admiratif d'Arthur et avec l'aide d'Édouard, jeune avocat qui ne tarde pas à tomber sous son charme, Angèle va alors se battre pour rendre justice...

Entretien avec **JULIEN RAMBALDI**

Votre plan inaugural semble raconter que sous un même ciel cohabitent des mondes disjoints...

On peut y lire en effet que, dans le square du titre comme dans ces appartements qui l'environnent, vivent des gens qui appartiennent à des sphères différentes et qui, en général, ne se mélangent pas ou se rencontrent éventuellement autour d'une garde d'enfant.

Il y a aussi l'idée qu'Angèle, mon héroïne, est un personnage de cinéma, une sorte d'ange, pas tout à fait réaliste, un peu cousine de celui de LA VIE EST BELLE de Frank Capra, qui descend sur terre pour faire bouger les lignes.

À votre générique, deux prénoms : Dino et Amina. Ont-ils joué un rôle dans la genèse de ce scénario ?

Il s'agit de mon fils et de la femme qui s'en occupait après l'école. Mon désir de faire ce film est parti d'eux. En observant leur relation, j'ai réalisé que mon fils de sept ans à l'époque connaissait cette femme mieux que moi. Il était au courant de ses problèmes de famille, de santé ; il est même parti au Maroc avec elle une fois. Tous deux étaient en fusion. Dans un foyer où les parents sont séparés, ces femmes deviennent des repères pour les enfants. Les parents sont immergés dans leur vie professionnelle sans prendre conscience que cela est rendu possible grâce à ces femmes, qui passent plus de temps avec les enfants dont elles s'occupent qu'avec les leurs. C'est cette relation que je voulais raconter, ainsi que ce mur invisible entre les parents et ces aides à domicile, ce jeu de cache-cache qui opère dans ces appartements dont les enfants sont au cœur.

Le fils d'Angèle vit loin d'elle, en Côte d'Ivoire. Il y a dans la situation que décrit votre film quelque chose d'absurde. Derrière la comédie, se cache-t-il une envie de susciter une prise de conscience ?

C'est une réalité : nous faisons appel à des femmes qui laissent leurs enfants dans leur pays pour s'occuper des nôtres. Quelque chose ne tourne pas rond dans cet état de fait. C'est un des rouages de mon film : comment Angèle peut-elle s'attacher à un enfant qu'elle garde à Paris, alors que le sien grandit

en Côte d'Ivoire ? Ce lien, qui peut parfois se transmuier en lien maternel, est complexe. Il y a aussi toute une hypocrisie politique qui laisse s'installer ce genre de situation, surtout dans une ville comme Paris, qui manque cruellement de crèches. Les parents se retrouvent obligés d'employer des femmes qui n'ont pas de papiers ; or, pour qu'elles puissent prétendre à une carte de séjour, il faut qu'elles soient déclarées. Il y a donc toute une organisation à l'envers qui opère, car nous avons besoin de ces femmes. Mon film, j'espère, fait la lumière sur cette situation aberrante, et sur le caractère indispensable de ces personnes trop peu considérées.

Comment avez-vous écrit votre scénario ? Avez-vous rencontré des femmes qui gardent des enfants ? Comment avez-vous dessiné vos personnages ?

Le scénario a beaucoup évolué au fil du temps. Au départ, j'avais en tête Angèle, Arthur et sa mère, Hélène. Puis il m'a fallu raconter une intrigue et se sont ajoutés d'autres personnages, comme Wassia et Fatou. J'aimais l'idée qu'Angèle vienne prendre leur défense et que, pensant améliorer leur situation, elle la dégrade. Il fallait ensuite construire l'autre famille, et le personnage d'Édouard, l'avocat qui tombe amoureux d'Angèle.

J'ai rencontré une femme qui est devenue représentante des gardes d'enfants à domicile, à la manière d'une syndicaliste. Elle les aide à faire valoir leurs droits, à obtenir des papiers. Je me suis inspiré d'elle pour nourrir le personnage d'Angèle, qui est une justicière des temps modernes.

Je voulais qu'Angèle soit puissante et qu'elle se retrouve à faire ce métier un peu par hasard. Il était important pour le récit qu'elle ne vienne pas du microcosme des gardes d'enfants, afin qu'elle ait de la distance et repère d'emblée tout ce qui n'est pas acceptable.

Angèle est un personnage hors norme, doté d'un grand bagou et d'une audace phénoménale !

Grâce à son tempérament, cette rencontre avec Arthur fait des étincelles et offre à cet enfant une forme d'éducation complémentaire de celle qu'il reçoit avec ses parents.

Angèle a une tchatche terrible et un physique très imposant. Elle est belle, charismatique, puissante, et dotée d'un regard incroyable. Je me racontais qu'elle avait une carapace qui lui avait permis de se battre et avancer ainsi. Je trouvais intéressant de venir casser cette carapace à travers cette relation fusionnelle avec Arthur. Dans le même temps, retrouver son fils devient pour elle une obsession. Peu à peu, son armure se fendille. Cette femme a de multiples facettes.

Elle évoque tour à tour Clint Eastwood et Julia Roberts !

C'est une justicière dans la mouvance d'ERIN BROCKOVICH ! Je la souhaitais, elle aussi, très belle et spectaculaire.

Face à Angèle, il y a Arthur, un petit garçon très observateur et clairvoyant...

Arthur est un peu l'enfant qu'on a tous en nous et qu'on muselle ou n'écoute plus quand on devient adulte. Il pose plein de questions, voit des choses qui nous paraissent évidentes dès lors qu'il les formule ; il possède un bon sens que nombre d'entre nous avons perdu.

Vous semblez ne pas avoir perdu cette part d'enfance, car tout engagé qu'il est, LES FEMMES DU SQUARE est aussi traversé par une joie quasi enfantine à raconter une histoire, avec ce que cela suppose d'antagonismes et de rebondissements...

Ce qui me permet aussi d'insister sur la nécessité d'être bien intentionné dans la vie et de faire attention aux autres. J'ai choisi le milieu bobo pour cela : une certaine bien-pensance le caractérise, et quand on parle d'argent, on touche à un nerf. Je ne voulais surtout pas donner de leçon de morale, mais j'ai pris soin d'être dans le vrai, en prenant appui sur mes observations. Quant aux antagonismes du film, ils viennent aussi participer à l'éducation d'Arthur par Angèle, qui l'implique de manière presque irresponsable dans sa quête de justice. Le ralenti lors de la fête d'anniversaire vient ainsi souligner le contraste entre ces deux mondes, celui de ces bobos, qui ont l'impression d'être dans leur bon droit, et celui de ces femmes en détresse, qui se retrouvent quelques mètres plus bas, dans le square.

Allait-il de soi qu'Édouard, l'avocat qui vit une histoire d'amour avec Angèle, soit noir, lui aussi ?

Cela permettait de casser les codes de l'avocat blanc qui vient aider la communauté noire, et surtout, cela permettait de dépasser le cadre racial du film

et de souligner le fait que sa problématique est surtout sociale. Édouard, lui, vient d'une famille aisée, qui lui a permis de faire des études et de s'élever dans la société, dans laquelle il est complètement assimilé et inscrit. Au contact d'Angèle, il va prendre conscience qu'il lui faut choisir entre gagner de l'argent, faire carrière et défendre une bonne cause. Cela permettait donc d'offrir au film un éclairage plus large. Dans son cas, l'amour est le moteur de sa prise de conscience.

Dans la séquence comique où Angèle tire le rideau de douche pensant y trouver Édouard et y découvre son colocataire blanc, vous jouez astucieusement avec les attentes et préjugés du spectateur, comme si vous orchestriez un tour de magie plaçant d'égal à égal ces deux couleurs de peau...

Cela me fait penser à mon film BIENVENUE À MARLY GOMONT dans lequel des Noirs arrivent chez des Blancs du nord de la France et les subjuguent. Là, c'est comme si la situation s'était inversée : le Blanc fait peur à Angèle dans cette scène !

Il y a quelques films français où les héros noirs sont aidés par un Français masculin, blanc, mais la tête d'affiche est rarement une femme noire. J'avais envie de faire un film populaire, une comédie sociale d'aujourd'hui, où l'on puisse s'identifier à une héroïne noire.

Une autre séquence saillante dans le film : celle où Hélène se livre à Angèle, qui fait du repassage en lui tournant le dos. Ce dispositif évoque celui d'un cabinet de psychanalyse. Mais vous rompez cet échange brutalement...

C'est l'une des scènes importantes du film, car deux mondes s'y rejoignent. C'est même le moment où Hélène et Angèle se rapprochent le plus, et c'est celui où Hélène s'abandonne et se met à parler. Angèle est comme un psy qui l'autorise à se confier, et Hélène entrevoit l'âme d'Angèle dans cet échange. Celle qui vient régler ses problématiques de planning et va chercher son fils à l'école devient soudainement une femme avec sa vision du monde, sa distance sur sa propre vie à elle. Hélène, à cet instant, sort un peu de son brouillard d'Occidentale. Elle l'entend, sourit, se retourne et toutes deux se regardent vraiment. Mais au moment où, enfin, Angèle ose demander à Hélène si elle peut la déclarer et où une confiance entre elles s'installe, tout cela est ruiné par l'arrivée de ceux qui la poursuivent et lui réclament de l'argent. Il faut attendre la toute fin du film pour qu'Hélène prenne conscience de tout ce qu'Angèle a apporté à son fils.



Vos dialogues sont percutants. Comment les avez-vous écrits ?

Autant le scénario m'a pris du temps, autant les dialogues me sont venus rapidement. Ce fut un immense plaisir de les écrire, grâce au personnage d'Angèle qui les induit. C'est un plaisir de pouvoir s'autoriser une pareille franchise. Son côté Clint Eastwood qui recadre tout ce qui dépasse m'inspirait ! C'est pourquoi c'est tant jubilatoire de la faire parler, car au quotidien, on laisse tous passer beaucoup de choses intolérables. Mais pas Angèle !

Comment avez-vous travaillé à l'équilibre des tonalités ?

J'ai toujours aimé la demi-teinte. C'est peut-être un peu plus anglo-saxon que français de mettre de l'humour dans des situations dramatiques. Or, l'humour fait partie de la vie, quelles que soient les circonstances. Il se trouve qu'Angèle est drôle et culottée. Avec elle, je savais qu'on n'allait pas s'enuyer une seconde : elle est le point clé qui amène la comédie.

D'où vous est venue l'idée de l'oiseau, qui intervient de façon poétique et presque surnaturelle dans votre récit ?

Elle m'est venue de l'idée du manque : j'aimais cette idée que l'oiseau vienne nous dire que quelqu'un qu'on a perdu ou qu'on ne voit plus pense à nous. J'aimais cette idée de boucle dans le film et surtout la pudeur que cela instaure. Passer par l'oiseau permet de ne pas formuler les sentiments qu'éprouvent Angèle et Arthur l'un pour l'autre, mais de les symboliser.

Et la séquence où l'on découvre l'appartement d'Édouard, de nuit, sous l'œil perspicace d'Angèle ?

Comme le personnage d'Édouard intervient tandis que le récit est déjà bien avancé, il me fallait trouver une astuce pour qu'on le présente et qu'on ait quelques repères dans sa vie. J'aimais cette idée que, dans le noir, Angèle repère des détails signifiants. C'est aussi un réjouissant parti pris de mise en scène, qui permettait de faire naître la séduction entre eux.

Comment avez-vous choisi vos comédiens ?

Pour Angèle, j'avais Eye Haïdara en tête dès l'écriture. Je l'avais découverte dans LE SENS DE LA FETE, où elle dégageait toute l'énergie que j'imaginai pour Angèle. C'est une actrice sensationnelle. Son charisme était idéal pour ce rôle. Elle arrivait parfaitement à faire émerger aussi le côté un peu voyou d'Angèle. Il fallait qu'on la trouve drôle et qu'on puisse éprouver de l'empathie pour elle.

J'ai écrit le rôle d'Hélène pour Léa Drucker. C'est un rôle difficile à interpréter, car elle est là sans l'être et il faut que les spectateurs puissent se mettre à sa place. C'est le personnage qui prend conscience de la réalité de ces femmes en difficulté et ouvre les yeux sur leur condition. Léa était idéale.

Pour Arthur, nous avons fait un casting en plein confinement. Je recevais quantité de fichiers vidéo. Quand j'ai vu arriver celle de Vidal Arzoni, un enfant de la balle qui avait déjà tourné dans un long-métrage (PEARL), il s'est imposé d'emblée. Sa dextérité, sa maturité me séduisaient. Je souhaitais qu'Arthur ait quelque chose d'avancé pour son âge, sans être surdoué mais presque, et Vidal dégageait cela. Il s'est avéré très professionnel et s'est immédiatement entendu avec Eye.

J'ai découvert Ahmed Sylla dans L'ASCENSION et j'ai été frappé par l'empathie et la sensibilité qu'il dégage. Ahmed a une image publique très solaire, que j'avais envie d'écorner un peu pour le rôle d'Édouard. Cet homme évolue sans difficulté dans ce cabinet d'avocats et Angèle va le faire redescendre sur terre en le conduisant vers une prise de conscience. Ahmed a immédiatement su incarner ce personnage avec naturel. Je trouve qu'Eye et lui formaient un couple magnifique et immédiatement crédible.

Élodie Navarre et Pascal Rénéric sont deux acteurs formidables, qui avaient la tâche difficile d'incarner un couple de salauds sans être caricaturaux. Élodie arrive à être détestable avec le sourire et donne à comprendre que son personnage n'est pas du tout conscient des horreurs qu'il peut dire. Quand on est parent, sous prétexte qu'on protège son enfant, on peut devenir un monstre et penser pouvoir se débarrasser de la femme qui le garde d'un revers de main.

Bwanga Pilipili, qui interprète Wassia, est une actrice extraordinaire, qui joue beaucoup au théâtre et que j'avais déjà dirigée dans BIENVENUE À MARLY GOMONT. Elle a réussi à composer un personnage de femme très douce, à l'image de celle qui s'est occupée de mon fils. Wassia est digne, plus consciente et responsable qu'Angèle, elle se bat, mais subit l'injustice là où Angèle rue dans les brancards. Elle donne à voir une facette de ces femmes et Bwanga est parvenue à trouver la note juste.

Jisca Kalvanda, qui interprète Fatou, a un potentiel incroyable. Son arc de jeu est très large, aussi bien dans le drame comme dans DIVINES que dans la comédie, où elle déploie une efficacité rare.

Marc Zinga, rôle principal de BIENVENUE À MARLY GOMONT, est ici au service d'un rôle de voyou, dans lequel il est particulièrement crédible et inquiétant. Pour ce genre de rôle, il me fallait un excellent comédien pour éviter la caricature, Marc a accepté et je l'en remercie.

Annabelle Lengronne aussi est venue participer à l'aventure. Alors que sa carrière prend un magnifique envol, elle interprète Sheila, la copine d'Angèle au début, et déploie une complicité avec Eye, qui fait des étincelles dès la première scène.

Enfin Louis-Do de Lencquesaing, qu'on a vu récemment dans ILLUSIONS PERDUES, a accepté de jouer le rôle d'Henri, le patron du cabinet d'avocats. C'est un honneur de pouvoir travailler avec un tel acteur et encore une fois, c'est sa justesse d'interprétation, pour un rôle potentiellement caricatural, qui permet de maintenir le film sur les rails de la crédibilité.

Comment avez-vous dirigé vos acteurs ?

Nous avons fait des lectures individuelles en amont et quelques petites répétitions pour des séquences qui supposaient des gestes précis entre Marc Zinga et Eye Haïdara. J'ai aussi demandé à Eye et Arthur de passer du temps ensemble sans moi, afin de favoriser une complicité entre eux.

Quels étaient vos partis pris filmiques ?

Plus ça va, plus j'ai envie de laisser du temps aux acteurs. Quand nous pouvions tourner des plans-séquences, nous le faisons, car c'est là, à mon sens, que la magie opère le plus. J'ai donc essayé de découper le moins possible tout en respectant le fait qu'il s'agissait d'une comédie et qu'il fallait pouvoir créer du rythme au montage. J'ai aussi veillé à toujours être avec Eye au maximum.

Comment avez-vous élaboré la garde-robe d'Angèle ?

Il fallait qu'elle soit spectaculaire au début, puis, plus le film avance, plus elle s'assagit jusqu'à revêtir le look d'une avocate vers la fin. Car le fait qu'elle appartienne au même secteur professionnel que ceux qu'elle défend peut en faire la conseillère juridique aux Prud'hommes, comme la loi le prévoit.

Et vos décors ?

Il s'agissait de créer des contrastes de lumière avec quelque chose de très doux et lumineux, lorsqu'on se trouve chez les employeurs, et quelque chose de plus sombre chez Wassia ou Angèle, qui vivent dans des surfaces plus réduites. Je tenais à ce qu'il y ait un ancrage réaliste et nous y avons travaillé avec Yannick Ressigeac, le chef-opérateur avec lequel je collabore depuis trois films. Il y avait un équilibre à trouver autant dans la lumière, les décors que les costumes.

Comment avez-vous choisi le square, agora de votre film ?

Il s'agit du square d'Anvers, qui va être rebaptisé Square Jean-Claude Carrière, car il habitait dans le quartier et cela me fait plaisir. Ce square est à l'interface de deux quartiers, avec d'un côté, l'avenue Trudaine, cossue, et de l'autre, Pigalle et Barbès. J'aime ce contraste, dont Angèle, qui fait ses petites arnaques à Clignancourt et va aider Arthur à transiter doucement vers l'âge adulte, se fait le trait d'union. Ce square dessine une frontière symbolique entre deux mondes : on y trouve des femmes d'origine maghrébine, africaine ou asiatique. C'est l'endroit où la parole circule. Il se trouve en plein 9e arrondissement, qui fonctionne un peu comme un village avec des gens qui se croisent au quotidien. Dans cette ville qui coûte horriblement cher, chacun arbore un masque, celui de la réussite indispensable. Il y a quelque chose de perturbant à imaginer ces femmes qu'on voit passer avec ces poussettes entrer dans ces appartements, qui sont si différents des leurs. Je souhaitais vraiment que ce film, l'air de rien, éclaire ces dysfonctionnements propres à notre société.

Quels ont été vos partis pris relatifs à la musique du film ? Pourquoi avoir choisi *La tendresse* chantée par Bourvil pour clore votre récit ?

La musique du film est signée par mon frère, Emmanuel Rambaldi. Il s'agissait qu'elle raconte le personnage d'Angèle et celui d'Arthur à travers ce qui n'est pas dit dans les dialogues. Emmanuel a composé quelques titres inspirés de ritournelles africaines, qui soulignent le fait qu'Angèle, au début, ne semble pas très attachée à son pays, et progressivement, chemine vers ses origines, en dansant dans la cuisine avec Arthur, par exemple. La musique permet aussi au spectateur de se situer entre les genres, entre la romance, le thème d'Angèle, etc.

Quant à *La tendresse*, je voulais choisir un titre français parce que, tandis que se fait l'éducation d'Arthur à la fin du film, j'avais envie d'envoyer un message à mon pays. La tendresse est une valeur qu'on a tendance à juger mièvre, or elle me paraît essentielle. Bourvil lui redonne ses lettres de noblesse dans cette chanson. *La tendresse*, ce sont les mots, la manière de les dire. C'est prêter attention.



Entretien avec EYE HAÏDARA

En quoi le scénario des FEMMES DU SQUARE vous a-t-il touchée ?

J'ai tout de suite été captivée par cette histoire et n'en suis sortie qu'à son issue. Ce qui me touche, c'est cette multitude de personnages qu'on a l'impression d'avoir déjà croisés dans la vie ; leur désir de liberté, d'accomplissement et de dignité, qui me semble très en lien avec notre époque.

Comment percevez-vous Angèle ?

C'est à la fois une héroïne, voire une super-héroïne, et une femme d'aujourd'hui ! Je m'en suis fait l'image d'une personne au caractère bien trempé, qui réfléchit vite - même un peu trop -, très authentique et spontanée, ce qui est très plaisant à jouer. J'aime les personnages qui ne sont pas dans la demi-mesure, comme je peux l'être parfois, moi qui suis plus réfléchi et conciliant qu'Angèle. En grandissant, on perd un peu de notre spontanéité, la retrouver dans le jeu est donc très vivifiant. J'aime le côté audacieux et sans concession d'Angèle, sa fougue, le fait qu'elle soit sans barrière. Quand elle arrive devant Édouard, petit bourgeois, intello, qui évolue dans un milieu très différent du sien, elle lui tient tête sans aucune difficulté et surtout n'éprouve aucun complexe d'infériorité.

Par ailleurs, Angèle avance en mode survie. C'est ainsi qu'elle s'est construite. Elle est constamment aux aguets, ne sait jamais ce qui va lui arriver dans la seconde qui suit. Elle ressent pleinement les choses et agit en fonction. L'urgence la guide. Ça aussi, c'est très plaisant à jouer.

Comment avez-vous travaillé son ancrage et son apparence ?

Le costume d'abord, c'est un élément concret qui apporte beaucoup au Jeu/Je. Quand je quittais les habits d'Angèle, je sentais que je la laissais derrière moi. On ne marche et ne pense pas pareil selon le costume. Avec Emmanuelle Youchnovski, la costumière, et Julien Rambaldi, nous avons des idées de couleurs et de choses très prononcées pour amener Angèle non pas vers une réelle provocation, mais vers une affirmation de sa personnalité. Elle s'assume et n'est jamais vulgaire. Ses vêtements ne sont pas choisis pour provoquer, mais parce qu'elle est bien dedans. Il fallait qu'on

sente cela et que sa manière de se vêtir raconte qui elle est profondément. Angèle attire le regard sur elle là où elle passe sans le rechercher. Elle n'a conscience de son excentricité qu'en partie. Cette excentricité la caractérise aussi psychologiquement.

Comment avez-vous travaillé son pas, sa démarche, notamment quand elle est perchée sur ces hautes bottes ?

Sa démarche varie, parce qu'elle n'est pas chargée des mêmes choses au début, au milieu et à la fin du récit. Elle est le reflet de son état d'esprit. Je me souviens de ce plan tourné à la Porte de Clignancourt : c'était vers la fin du tournage, je portais ces grandes bottes, et je me remémorais tout le parcours d'Angèle, je m'imprégnais de toutes les étapes par lesquelles elle et moi étions passées ; ma démarche, je crois, m'a paru évidente à ce moment-là. C'est la démarche volontaire de quelqu'un d'assumé, de digne, qui veille à toujours garder la tête haute ; mais c'est aussi celle d'une femme blessée, qui promène un lourd sac à dos. Tout ça habite sa cadence.

Comment avez-vous travaillé ces dialogues de comédie, qui fusent et suscitent souvent la surprise et le rire ?

L'écriture m'a beaucoup aidée, car elle était porteuse de bagou. Cela est lié à l'urgence que nous évoquions plus tôt : Angèle ne veut pas se coucher le soir sans avoir exprimé tout ce qu'elle a à dire. Je me suis beaucoup raconté qu'elle ne gardait pas les choses au fond d'elle. Tout sort, ça débite avec elle ! Je pense aussi que le matin, elle se lève en se jurant qu'on ne lui couperait ni la parole ni ses ambitions. Plus que la parole, son arme est sa volonté.

Angèle est un rôle physique !

Très ! J'étais constamment en mouvement, que ce soit physiquement, dans la pensée ou dans la parole, Angèle ne s'arrête pas. J'étais parfois essoufflée. Je me souviens des séquences dans le cabinet d'avocats, par exemple, où Julien veillait à ce que j'en garde sous le pied dans les plans qui n'étaient pas sur moi. J'étais tellement lancée qu'il avait peur que je m'épuise.

Quelles autres héroïnes de fiction vous ont nourrie pour ce rôle ?

Julia Roberts, bien sûr ! C'est une actrice que j'adore et qui me fascine depuis que je suis petite. Là, j'avais en tête ERIN BROCKOVICH, mais aussi PRETTY WOMAN, et la manière dont Julia Roberts s'empare de ces rôles à bras-le-corps et en fait des héroïnes, avec une humanité folle. J'adore son humour, sa répartie, sa vitesse fascinante. Tout cela m'anime et m'a donné envie de jouer.

Je me suis délectée à interpréter Angèle. Ce rôle m'a fait voyager intérieurement. Ce tournage était un terrain de jeu idéal, et l'occasion de transformer ma joie de spectatrice des films que je viens d'évoquer en joie d'actrice.

Avez-vous travaillé la voix d'Angèle ?

C'était l'objet d'une vraie discussion avec Julien. Je voulais qu'on sente poindre ses origines, sans m'enfermer dans trop de contraintes. Angèle est originaire de Côte d'Ivoire. Je connais beaucoup de gens issus de cette communauté : ils cultivent leur sens de la répartie comme un sport ! Ils ont des expressions très imagées et drôles. On retrouve aussi l'urgence de la parole, ils emploient peu d'article par exemple.

J'ai essayé de m'en imprégner pour trouver le bagou, la voix d'Angèle, ses inflexions et fins de phrases. J'ai aussi écouté des musiques et dialectes ivoiriens, ce qui m'a aussi beaucoup aidée pour travailler le débit d'Angèle. On ne pouvait vraiment pas faire l'économie de ce travail pour asseoir ce personnage et faire comprendre d'où il vient.

Avez-vous passé du temps dans les squares du 9e arrondissement avant le tournage ?

Non, mais ce rôle m'a été proposé alors que je venais de passer plus d'une année avec des femmes qui gardaient des enfants, lorsque j'accompagnais le mien à des ateliers d'éveil. Tous ces matins, j'ai baigné dans cette ambiance où je côtoyais ces parents qui partent travailler et ces femmes qui prennent leur relais. J'avais plein d'anecdotes à raconter à Julien ! Leur solidarité m'a marquée. Je m'en suis inspirée en jouant Angèle et dois beaucoup à ces dames.



Comment avez-vous travaillé avec Vidal Arzoni, qui joue Arthur ?

Nous nous sommes organisés un après-midi tous les trois avec Julien, puis tous les deux, Vidal et moi. Nous sommes allés visiter un musée, puis avons fait une promenade lors de laquelle nous avons parlé de nos personnages respectifs. Nous nous amusons à faire des parallèles entre nos vies et l'histoire du film. Puis, sur le plateau, c'était un travail au jour le jour. Il est difficile de tourner avec un enfant, car tout sérieux qu'il est, Vidal reste un enfant. Nous avons des contraintes techniques de temps, de météo. Il fallait s'adapter, mais c'était nourrissant, car s'adapter est exactement ce que fait Angèle. Vidal est un super petit garçon. Nous aimions beaucoup danser ensemble. Dans le film, mon personnage lui apprend à danser, mais dans la vie, il danse bien mieux que moi !

Et avec Léa Drucker et Ahmed Sylla ?

Nous nous sommes aussi rencontrés avant le tournage. Avec Ahmed, nous avons bien sûr parcouru des scènes ensemble en amont, mais nous avons surtout laissé faire l'instinct. Nous avons l'un et l'autre très envie de travailler ensemble depuis longtemps, nous étions donc très heureux de tourner ce film. C'était très spontané entre nous, comme ça l'est entre Angèle et Édouard.

Avec Léa, nous nous sommes rencontrées avant, mais l'essentiel du travail s'est fait sur le plateau. J'aime énormément cette actrice. Je lui trouve un sens de l'écoute très développé, quelque chose de posé et doux. Cela m'a beaucoup aidée. Être Angèle à côté d'elle, cela provoquait une énergie particulière.

Il y a cette jolie scène, où Angèle fait du repassage et où Hélène se confie à elle sans la regarder...

J'aime beaucoup cette scène. Je ne m'attendais pas à ce qu'on la tourne comme ça. C'est un instant doux, où mon personnage comprend Hélène. L'espace d'un instant, Angèle et elle sont au même niveau. Si elles n'étaient pas interrompues brutalement, on pourrait aisément imaginer qu'elles auraient continué d'échanger et se seraient trouvées des points communs en tant que femmes et que mères.

Comment Julien Rambaldi vous a-t-il dirigée ?

Nous avons beaucoup échangé en amont du tournage sur ce qu'il imaginait. Il me disait ce qu'il envisageait scène par scène. Nous avons aussi fait quelques lectures avec les autres comédiens et comédiennes. Sur le

tournage, ce qui est formidable, c'est que Julien transmettait beaucoup d'amusement dramaturgique, que je devais, moi, traduire en actes. J'aime bien sa fougue. Il m'a beaucoup laissée proposer sur le plateau. Il m'indiquait simplement à quel endroit nous nous trouvions dans l'évolution du récit et des personnages, mais c'était à moi de trouver la note juste. Il veillait beaucoup à ce que je saisisse tous les petits rouages importants pour l'histoire.

Y a-t-il quelque chose de jubilatoire à jouer une femme qui ose dire tout haut ce que la plupart des gens ne peuvent se permettre de formuler ?

Bien sûr. C'est même pour ça qu'on fait du cinéma ! Moi, en tout cas, je joue pour pouvoir me quitter, vivre plusieurs vies et m'autoriser à tout faire, même voler ! C'est là où c'est délicieux. Quand Angèle recadre les gens qu'elle juge injustes, j'éprouve un grand plaisir et je me sens plusieurs à l'intérieur de moi-même : je suis mes souvenirs, mes anecdotes et tout sort !

Avez-vous quitté Angèle facilement ?

Non. J'ai toujours du mal à quitter mes rôles. Je suis même du genre à me refaire des scènes longtemps après la fin des tournages ! Je n'ai pas quitté Angèle tout de suite. Il m'a fallu du temps pour redescendre.

A-t-elle changé quelque chose en vous ?

Je garde toujours un bout de mes personnages en moi. Je ne vais pas vous dire que depuis ce film, j'ai plus de répartie, mais je pense que je garde un peu de sa manière d'articuler sa pensée.



Entretien avec **AHMED SYLLA**

Pour quelles raisons le scénario des FEMMES DU SQUARE vous a-t-il touché ?

Je trouvais l'histoire belle, et très pertinente au regard de ce qui se joue actuellement dans notre société. J'aime la manière poétique et délicate avec laquelle Julien traite son sujet, son sens du récit et la façon dont il dessine la trajectoire d'Angèle. J'ai été touché par la relation qu'elle entretient avec ce petit garçon. Cette comédie relève par certains aspects de la fable et cela me plaît. Sa fin est joliment troussée et fait du bien.

J'étais heureux que Julien m'envisage dans le rôle d'un avocat, car c'est un emploi inédit pour moi. J'étais aussi enchanté qu'on m'offre à explorer un registre de jeu un peu plus sérieux que ce que j'ai pu faire au cinéma ou ailleurs jusqu'ici.

Qui est Édouard et que vous êtes-vous raconté sur lui ?

C'est un homme qui a envie de bien faire en toute circonstance. Il a ancré en lui des valeurs qui proviennent sans doute de son éducation, ce qui explique qu'il lui est impossible de tourner le dos à l'injustice. C'est pourquoi il se retrouve à aider Angèle et ces femmes, victimes d'une situation inacceptable. C'est un homme ambitieux, qui s'applique à réussir, mais pas à n'importe quel prix.

Comment avez-vous travaillé l'apparence de votre personnage ? Son costume, sa posture, sa démarche, sa gestuelle, son rythme ?

J'ai bénéficié d'un très bon tailleur ! Le costume sur mesure aide à trouver la bonne posture. Car dans un film comme celui-là, l'habit fait le moine. Dès lors que j'enfilais la veste d'Édouard, son pantalon, ses chaussures et sa parka en velours, je me sentais dans la peau d'un grand avocat du Barreau de Paris et c'était parti !

Il se trouve aussi que je suis un grand fan de la série SUITS, qui donne à voir tout un panel d'avocats : du gars fermé au type créatif. Observer tous ces profils différents m'a aidé à composer avec tout ce qui fait le métier d'avocat et à trouver l'attitude ferme d'Édouard. Il fallait que j'arrive à faire sentir

que sa rigidité s'estompe au fur et à mesure que son histoire d'amour avec Angèle s'installe. Car c'est elle qui vient faire vaciller ses a priori et dissoudre ses résistances.

Et son élocution, sa voix ?

Je devais faire attention à ne pas être trop vif et à poser ma voix. J'ai travaillé à affirmer légèrement la virilité d'Édouard, sur le plan vocal, pour lui donner un ancrage. Il fallait aussi qu'on entende son caractère réfléchi et son intelligence, le fait qu'on le prend au sérieux lorsqu'il s'exprime. La première fois que j'apparais dans le film, j'ai les jambes croisées, on me voit de trois quarts et je parle de manière très calme, alors que la situation est tendue. Je voulais qu'on sente qu'Édouard est assez sûr de lui.

C'est aussi un homme qui tombe amoureux...

Et il n'en a pas l'habitude ! Édouard est cueilli par Angèle. Tout va assez vite entre eux. Je me suis dit qu'il était sans doute un peu fragile lorsqu'il était adolescent, et qu'il s'était beaucoup appliqué pendant ses études pour plaire à ses parents. Et à l'heure où il semble installé dans la vie active, il fait la rencontre d'une femme haute en couleur qui le déstabilise totalement. J'avais en tête qu'il s'accrochait à ce qu'il pouvait pour garder pied face à elle. C'est la part comédie romantique des FEMMES DU SQUARE. Or, souvent dans ce genre de films, les hommes mènent la danse, mais là, c'est Angèle qui contrôle la situation.

D'un bout à l'autre de ce film, on vous sent dans une certaine sobriété de jeu, assez proche de ce que les Anglo-Saxons appellent l'understatement...

Le contre-emploi est toujours intéressant. Cette retenue, qui me plaisait tant dans le scénario, me semblait importante à tenir. Mes personnages, d'habitude, s'apparentent plus au rôle d'Angèle qu'à celui d'Édouard ; je suis habitué à jouer la grandiloquence. Pour que la comédie émerge ici, et pour offrir du relief à cette femme charismatique qu'est Angèle, il fallait qu'Édouard reste dans la juste mesure. C'était un vrai exercice pour moi.

Est-ce jubilatoire de jouer un personnage habité par le sens de la justice ?

Absolument ! En plus, Édouard commence par donner l'impression qu'il est un avocat capitaliste, acquis à la cause de son patron et peu soucieux des « petites gens ». Puis, au fur et à mesure, on réalise que son sens de la justice sociale refait surface. Son évolution, c'est du petit lait, parce qu'il va tourner le dos à l'injustice et faire triompher l'amour. Quand la résolution de l'intrigue se fait, mon âme d'enfant fait des bonds de joie ! J'aime le côté labyrinthique de l'intrigue avec, à la clé, une porte dorée qui s'ouvre et fait apparaître des trésors scintillants.

Quel souvenir gardez-vous de la scène où Angèle découvre l'appartement d'Édouard et le met à nu d'un simple coup d'œil posé les détails de son espace domestique ?

J'aime cette scène où l'on sent l'espièglerie et l'intelligence d'Angèle : c'est elle qui contrôle la situation. C'est vraiment une scène totalement en phase avec l'époque que nous vivons. J'ai aimé qu'ensuite, ce soit Angèle qui déshabille Édouard et non l'inverse. Cela d'autant plus que je suis très pudique et donc assez mal à l'aise dans les scènes d'amour. Dans cette scène de l'appartement, j'avais en tête qu'Édouard essaye de garder sa fierté. Angèle se comporte un peu comme si elle voulait le cambrioler : elle est méthodique, et elle voit clair, même dans la pénombre ! Celui qu'on appelle « Maître » au tribunal n'en mène pas large. Il essaie de ne pas montrer qu'il est déstabilisé, mais c'est une vraie tornade qui arrive chez lui ! Cela participe au fait qu'il tombe amoureux d'elle.

Comment avez-vous travaillé avec vos partenaires, notamment Eye Haïdara et Louis-Do de Lencquesaing ?

J'ai senti une connexion presque instantanée avec chacun d'entre eux. Eye et Louis-Do sont tous les deux de grands bosseurs, qui connaissent leur personnage et leur texte sur le bout des doigts. Tout était simple et fluide avec eux. Nous naviguions dans notre partition commune avec aisance. Eye est très rapide et va au bout des choses. Dès lors que Julien nous disait qu'il avait obtenu la prise qu'il souhaitait, on poursuivait avec une autre pour essayer de nouvelles choses, ce qui était très plaisant. Louis-Do a beaucoup d'expérience. Il sait où placer sa voix, son jeu, son rythme, ce qui m'a permis de trouver le juste rouage où entrer et de faire émerger la bonne musique ensemble.

Comment Julien vous a-t-il dirigé ?

C'est un bonheur de travailler avec lui, car il est très doux, très calme et sait exactement ce qu'il veut. Il nous y amène doucement et on y arrive toujours. Il est aussi très précis et prend le temps d'aller au bout des choses. Son texte était très bien écrit et ne nécessitait pas d'improvisation. Ses dialogues sonnaient et s'enchaînaient très bien, et j'ai été sensible à la mélodie poétique qu'ils faisaient entendre. Autant que j'étais sensible à la manière dont ce film nous suggère de faire attention à celles et ceux qui ont besoin de plus de justice.





Entretien avec LÉA DRUCKER

Vous souvenez-vous de votre réaction à la lecture du scénario des FEMMES DU SQUARE?

Ce qui m'avait touchée, c'est cette rencontre entre cette jeune femme et ce petit garçon, qui viennent de deux mondes complètement différents. Angèle est dans la survie, tandis qu'Arthur évolue dans un monde douillet en apparence, et souffre de la séparation de ses parents. L'un et l'autre sont accidentés et j'ai aimé la manière dont l'amitié s'installe entre eux. Arthur va réparer quelque chose chez Angèle, qui, tout en essayant de garder ses distances, se laisse emporter par la tendresse de leur relation.

Cette comédie est traversée par l'espoir d'un meilleur vivre-ensemble...

Absolument, et cela vient aussi du fait qu'Angèle, cette pétroleuse rock'n roll et bravache, va transformer un peu la vie des gens qu'elle rencontre. Mon personnage, Hélène, est une mère un peu noyée dans ses préoccupations professionnelles et fragilisée par son divorce ; elle vit dans un univers confortable, mais ne perçoit pas les tourments de son fils. Angèle va l'éclairer sur l'essentiel.

Que vous êtes-vous raconté sur Hélène ?

Elle a réussi professionnellement et tient un poste à responsabilité. Mais elle souffre de solitude. Sur le plan affectif, elle est perdue ; sur le plan familial, elle est en plein divorce et n'a pas le temps de s'occuper de son fils. Elle s'en remet donc à Angèle, qui, comme toutes les femmes qui gardent les enfants des autres, lui permet d'être indépendante et de faire avancer sa carrière. Angèle la supplée malgré elle dans son rôle de mère. Et Hélène, même quand elle rentre chez elle, peine à être présente tant elle est préoccupée. Son fils va trouver des réponses à ses questions - sur la débrouillardise ou la manière de se défendre dans la vie - plus par celle qui le garde que par sa mère, même si Angèle ne se substituera jamais à elle. Hélène finit par se rendre compte à quel point Angèle fait du bien à son fils. Quand elle en prend conscience, elle culpabilise un peu, car elle comprend qu'Angèle arrive à être à un endroit avec son fils qu'elle-même ne parvient pas à atteindre.

C'est une mère citadine d'aujourd'hui...

Oui, une femme qui réalise qu'être active, ambitieuse et mère à la fois est difficile. C'est le lot de beaucoup de femmes, qui en souffrent, comme Hélène.

Comment avez-vous travaillé le rythme de votre personnage ? Sa manière de bouger, de marcher, de respirer...

Hélène est en action, mais elle est déprimée. Son sentiment d'échec personnel la ralentit, mais elle tient debout grâce à son travail et parce qu'elle n'a pas le choix. Angèle va lui offrir une oreille attentive et c'est la seule à le faire. Dans les séquences où mon personnage est avec elle, Hélène pose un peu les armes et s'apaise.

Comme dans celle où Angèle fait du repassage et qu'Hélène, assise dos à elle, se confie...

C'est le moment où Hélène est le plus à nu dans le film et où elle sort de son rôle de femme toujours en action. Pour une fois, elle n'est pas entre deux portes, mais elle est assise sur son canapé. Elle tombe le masque et s'autorise à lui parler, pendant qu'Angèle repasse ses vêtements et ceux de son fils. Elle prend conscience que cette femme est là et l'écoute, c'est un moment de chaleur. Comme la confiance s'installe entre elles, Hélène se détend et libère sa parole, avant qu'elles ne soient interrompues par l'arrivée brutale des hommes qui poursuivent Angèle et que ce lien tout juste naissant entre elles ne se brise. Cette scène sur le canapé est très belle, je trouve, car la frontière entre leurs mondes s'y ouvre un peu. Le film raconte que s'il y a des différences entre les êtres, cela n'empêche pas la rencontre.

Comment avez-vous travaillé l'apparence d'Hélène ?

La costumière, Emmanuelle Youchnovski, Julien Rambaldi et moi avons cherché à lui dessiner une silhouette très cadrée, mais pas trop rigide non plus. Il fallait tout de même qu'une humanité, qu'une forme de douceur puissent faire irruption. Hélène n'est pas un personnage obscur, c'est une mère, une femme qui traverse un divorce et qui en souffre. Nous avons donc cherché à lui trouver sa juste apparence afin de permettre, également, qu'il contraste

avec celle d'Angèle, qui est haute en couleur. Ce contraste est source de comédie.

Avez-vous travaillé sa voix ?

La voix vient toujours avec le jeu. Je voulais qu'on sente qu'Hélène est plutôt timide et essaye de bien faire sans y parvenir – le fait qu'elle oublie de payer Angèle est symptomatique, par exemple – et cela passe sans doute par la voix de manière instinctive.

Faut-il entendre, dans ce mélange de distance et de douceur, une once de sentiment de supériorité de la part d'Hélène ?

Sur le tournage, je posais beaucoup de questions à Julien sur des situations du film qui me faisaient culpabiliser personnellement. Je devais me convaincre qu'Hélène n'était pas odieuse et me racontais qu'elle pense bien agir, mais s'y prend mal, par inconscience et non par méchanceté. Il ne faut pas oublier qu'Hélène est l'employeur d'Angèle, mais une garde d'enfant n'est pas une activité comme une autre : elle entre dans la sphère intime et suppose qu'on crée autour un climat familial. C'est là où le film est intéressant, car il n'est pas manichéen. Hélène est complexe et fait des bêtises. Quand elle n'est pas juste, son fils la reprend, car, lui, s'intéresse beaucoup à Angèle et comprend que sa mère est ailleurs. Hélène reste dans sa position d'employeur et ne se mêle pas de la vie de celle qu'elle a engagée. Elle a aussi quelque chose de bourgeois : elle aime que les gens et les choses restent à leur place. Quand la violence fait irruption dans son appartement, par exemple, elle prend peur et on peut la comprendre.

J'ai trouvé ce rôle très important et délicat à jouer, car il me fallait être sur un fil et assumer certaines choses sans être moraliste.

Quelle partenaire de jeu est Eye Haïdara et comment avez-vous travaillé ensemble ?

J'ai été très impressionnée par Eye. C'est une grande bosseuse. Elle est très concentrée sur le plateau et très à l'écoute des autres. Elle a l'humilité des acteurs qui cherchent et travaillent en profondeur. En même temps, elle impose une énergie magnifique et épatante. Eye est très observatrice sur le plateau et répond à ce que vous proposez, c'est donc très agréable de jouer avec elle. Elle m'a même un peu intimidée par son charisme, sa voix, sa façon de bouger, et cela m'allait très bien pour trouver mon personnage, qui est dépendante de celle qui garde son enfant pour pouvoir aller travailler. C'est bien d'être intimidée par Eye !

Et avec Vidal Arzoni, qui incarne Arthur ?

Vidal est un surdoué. C'est un enfant très drôle, doté d'une intelligence de jeu hallucinante. Quand vous jouez, il est totalement avec vous. J'ai bien vu qu'entre Eye et lui, le courant passait bien. Avec moi, les séquences étaient plus dures et je sentais qu'il était disposé à tout ce qui était émotionnel. Il est très consciencieux. C'est un acteur.

Comment Julien Rambaldi vous a-t-il dirigée ?

C'est le troisième film que nous tournons ensemble, cela va assez vite entre nous, car il est très direct. Julien est très délicat et subtil dans sa direction ; c'est un excellent chef d'orchestre. Il ne cède jamais à la facilité et me laisse proposer plein de choses différentes pour se laisser le choix au montage. Nous cherchions la justesse de ton ensemble, de sorte aussi qu'Hélène ne soit jamais tout à fait détestable.

Croyez-vous au pouvoir du cinéma à améliorer nos sociétés ?

J'ai toujours cru en ça. Le cinéma m'a permis de comprendre plein de choses. Parfois, l'émotion d'un film peut attirer votre attention sur ce qu'on ne voyait pas ou pas bien. Quand on joue, on n'est pas volontariste, mais on sait que la partition qu'on interprète part d'un regard personnel sur un sujet, donc d'une conscience, et qu'à partir du moment où l'on développe une histoire, il y a un désir de transmission, de partage. Or, LES FEMMES DU SQUARE prend sa source dans une expérience et dans l'affection qu'a Julien pour la femme qui a gardé son fils et a traversé leur vie ; il y a donc un ancrage et je crois que lorsqu'un film part de quelque chose d'intime et de sincère, cette transmission a plus de chance d'opérer.



Liste ARTISTIQUE

Angèle Édouard Eye HAÏDARA
Hélène Arthur Ahmed SYLLA
Claire BERTHUIS Léa DRUCKER
Gabin Vidal ARZONI
Wassia Élodie NAVARRE
Fatou Marc ZINGA
Paul BERTHUIS Bwanga PILIPILI
Henri Jisca KALVANDA
Bintou Pascal RENERIC
Sheila Louis-Do DE LENCQUESAING
Assouma SOW
Annabelle LENGRONNE

Liste TECHNIQUE

Un film de Julien RAMBALDI
Produit par François KRAUS
& Denis PINEAU-VALENCIENNE
Scénario de Julien RAMBALDI
Jean-Luc GAGET
Image Yannick RESSIGEAC
Musique originale Emmanuel RAMBALDI
Montage Stéphane PEREIRA
Premier assistant réal. Sébastien DEUX
Son Pierre EXCOFFIER
Sandy NOTARIANNI
Luc THOMAS
Casting Michael LAGUENS
Scripte Natasha GOMES DE ALMEIDA
Costumes Emmanuelle YOUCHNOVSKI
Décor Riton DUPIRE-CLÉMENT, ADC
Coiffure Jimmy SPRINGARD
Maquillage Noa YEHONATAN
Directrice de production Karine PETITE
Régie Frédéric MORIN
Une production LES FILMS DU KIOSQUE
En coproduction avec ORANGE STUDIO
FRANCE 2 CINÉMA
Distribution salles France ORANGE STUDIO par UGC DISTRIBUTION
Ventes internationales et vidéo ORANGE STUDIO
Avec la participation de CANAL +
CINÉ +
C8
En association avec FRANCE TÉLÉVISIONS
PALATINE ÉTOILE 18
CINÉMAGE 15
SG IMAGE 2019
LA PROCIREP
Presse DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION
Dominique SEGALL
et Kelly RIFFAUD-LANEURIT

